

AVRIL 2010

*Sur la chasse*

Il y avait le trappeur du Grand Nord, pistant le cervidé dans le silence des bois par des températures mortelles alors que les aurores boréales irradiant dans le ciel leurs tourments. Celui-là, je l'admire. Il y avait le Masaï, marchant vers le lion, sagaie au poing, le feu du sang aux joues, allant vers son destin, vers la gloire ou la mort, sous un soleil indifférent. Celui-là, je le contemple, fasciné. Il y avait le Sibérien traquant l'ours et le tirant au fusil à un coup et sachant que, de lui ou de la bête, l'un des deux serait mort après la détonation. Celui-là, je le salue.

Mais il y a ces chasseurs « sportifs » qui font de la chasse un loisir, partent tirer le sanglier le dimanche, vident les forêts, les savanes, collectionnent les trophées, gonflent les listes des espèces en voie de disparition, déclarent la guerre au règne animal et, par-dessus tout, vous servent la soupe infâme d'un discours où il est question de régulation d'espaces (déjà totalement dénaturés), de beauté du geste, d'amour des traditions, et de renouement avec le sentiment tragique de la vie et la proximité de la mort. Comme si plomber le cul des canards permettait de lutter contre l'affadissement culturel de la société, comme si exploser la tête des biches faisait de vous l'héritier d'un héros grec. On n'est pas Prométhée parce qu'on farcit les bécasses ! « Certains hommes doivent faire souffrir d'autres êtres pour moins sentir la douleur en eux-mêmes », écrit Gérard Donovan à propos des chasseurs, dans le roman *Julius Winsome*, où il met en scène un ermite des bois attaché à la nature par de profonds liens (Éditions du Seuil). L'autre jour, j'essayais de traduire cette phrase à Sergueï C., un ami russe, garde d'une réserve naturelle qui s'étend sur les flancs du lac Baïkal. Il me confiait que, sans ses efforts pour prémunir la réserve des raids des chasseurs, « elle deviendrait bientôt un désert ». Il me racontait aussi que, l'an passé, le gouverneur d'Irkoutsk trouva la mort dans un accident d'hélicoptère. L'homme chassait l'ours, du ciel, par la portière de l'appareil. Le pilote perdit le contrôle et écrasa la machine contre un versant de la montagne. Aucun des passagers ne survécut. Ah ! Il fut joyeux le toast de vodka que nous portâmes, Sergueï et moi, aux ours que nous imaginions danser la polka autour du brasier d'un MI8 affrété par des hommes qui n'ont qu'une volée de plomb à offrir à la grandeur du monde.

Tiré de : Sylvain Tesson, *Géographie de l'instant*, Éditions des Équateurs, 2012, pp 167-168.